

Yann Martel, l'écrivain hors frontières

Francine Bordeleau

Numéro 113, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (2004). Yann Martel, l'écrivain hors frontières. *Lettres québécoises*, (113), 8–10.

Yann Martel, l'écrivain hors frontières

Avec son premier livre, Yann Martel puisait à même la grande Histoire et divers référents culturels la matière d'un propos très contemporain. Son plus récent livre est une histoire dans laquelle ses contemporains du monde entier trouveront un sens.

ENTREVUE | FRANCINE BORDELEAU

AU DÉBUT ÉTAIT UN ÉCRIVAIN « CANADIEN » prometteur, né en Espagne de parents diplomates québécois, qui avait beaucoup voyagé et qui jouissait d'une plutôt bonne renommée dans le monde anglo-saxon des lettres. L'une de ses nouvelles, « The Facts behind the Helsinki Roccamatios », avait été couronnée du Journey Prize, décerné aux États-Unis : une entrée remarquée qui l'amènera à publier au Canada anglais, en 1993, un recueil de quatre (longues) nouvelles, dont celle-là. Le recueil paraîtra en français dès l'année suivante sous le titre *Paul en Finlande*, aux Éditions du Boréal. La suite du monde, aussi inespérée que spectaculaire, on la connaît : elle s'est enclenchée un soir d'octobre 2002, dans la foulée de cette prestigieuse récompense littéraire que constitue le Man Booker Prize.

Prestigieux, vraiment, le Booker ? Oui. Décerné par Londres à un écrivain issu de n'importe lequel des pays du Commonwealth britannique pour autant que son livre soit écrit en anglais et publié au Royaume-Uni, il est un passeport en or massif, et pas seulement pour l'important marché anglo-saxon. Plus coté que le Goncourt, médiatisé à l'échelle internationale, par surcroît doté d'une bourse équivalant à environ 120 000 \$, il a contribué à la consécration des V.S. Naipaul, Salman Rushdie, J.M. Coetzee et autres Antonia S. Byatt, tout en récompensant la relève méritante, comme Arhudati Roy en 1997 et DBC Pierre (DBC pour « Dirty but Clean ») en 2003, deux auteurs de premier roman. En règle générale, le lauréat du Booker peut compter sur des traductions immédiates et, assez souvent, le prix signifie une adaptation au cinéma. Michael Ondaatje, le premier écrivain canadien à l'obtenir (en 1992, pour *The English Patient*) a connu une bonne fortune dont on se souvient encore. Bonne fortune que bien malgré lui Yann Martel, troisième lauréat canadien du prix – et premier québécois –, après Margaret Atwood, en 2000, pour *The Blind Assassin*, est en train de surpasser : ainsi, à peine un an après l'obtention du Booker, Hollywood avait acheté les droits de *Life of Pi* (titre original de *L'histoire de Pi*) en vue d'une adaptation cinématographique confiée au réalisateur Night Shyamalan, et le roman était traduit dans plus d'une trentaine de langues.

« Je croyais que le roman pourrait obtenir un succès d'estime, mais sûrement pas qu'il deviendrait un best-seller », dit aujourd'hui Yann Martel. Un best-seller dans le monde anglo-saxon, au Québec, mais aussi dans les autres pays où il est diffusé. De fait, *L'histoire de Pi* touche des cordes sensibles partout



YANN MARTEL

où il passe et son auteur est entraîné, depuis l'annonce du Booker, dans un tourbillon médiatique ininterrompu : ainsi, au début de 2004, juste après un automne passé au Québec sous les feux de la rampe – la traduction française est parue, fin août, ici d'abord, et les médias s'arrachaient encore l'écrivain en novembre, pendant le Salon du livre de Montréal –, il amorçait une autre grande tournée, cette fois pour la sortie du roman en France.

Sur le marché torontois, *Life of Pi* existe depuis l'automne 2001. Lancé dans les librairies très exactement le 11 septembre, traitant par surcroît du religieux, il devait du coup se voir attribuer une portée, une charge symbolique bien indépendante des visées initiales de son auteur. D'autant que, précise ce dernier, « lorsque j'ai commencé à écrire *Pi* – j'y ai consacré un peu plus de quatre ans, parce que je prenais plaisir à l'écrire –, des sujets comme le religieux, la foi, la transcendance n'étaient pas à la mode ».

L'EXPLORATION DE L'IDENTITÉ

Ces sujets, on peut les greffer, dans le cas de Yann Martel, à une dynamique plus vaste, qui est celle de l'identité. « De par mes voyages, cette question m'a toujours intéressé », dit-il. Peut-on être fils de diplomates et viscéralement sédentaire ? En tout cas l'écrivain, lui, aura trouvé « fantastique » d'être constamment transplanté ailleurs et a poursuivi son existence de voyageur jusqu'à aujourd'hui. De ses séjours dans des régions diversifiées – plusieurs pays d'Europe et d'Amérique du Sud, Alaska, Canada, Inde... –, il tirera le constat que « c'est en se confrontant à l'autre qu'on acquiert son identité, par une espèce de comparaison ».

Cette idée sera poussée à l'extrême dans *Self*, roman pour le moins désarçonnant publié originalement en 1994 (traduit en français en 1998). Aujourd'hui, l'écrivain s'en dit « insatisfait », entre autres parce que la fin lui semble donner une impression de pessimisme qui ne s'accorde pas avec le propos général du livre. N'empêche. *Self*, ambitieuse variation sur l'identité sexuelle, met en scène un narrateur qui changera de sexe en cours d'histoire. Le *je* y est tour à tour masculin et féminin ; les rapports au monde, à la sexualité et à l'amour, la perception de soi sont donc abordés sous l'angle masculin, puis sous l'angle féminin. Exercice périlleux ! En somme, pour

son deuxième livre – mais son premier roman –, l'écrivain n'a pas craint de prendre de nombreux risques, allant jusqu'à faire subir un viol à son personnage, après que celui-ci eut endossé sa peau de femme.

Ce roman a plusieurs sources : un cours de psychologie que je suivais, mes propres interrogations sur le sexisme et la constitution de l'identité sexuelle... Ainsi il me semblait qu'une femme sait toujours ce que c'est qu'être une femme, peut-être parce qu'elle en a des signes très concrets – les menstruations, par exemple –, alors que les notions identitaires masculines apparaissent plus ambiguës. En fait, on dirait que les hommes ne savent pas trop eux-mêmes comment définir leur identité. J'ai donc voulu explorer ce territoire.

Et l'explorer en dépeignant « le vécu d'une femme », son expérience, mais de l'intérieur, en quelque sorte. D'où une scène de viol écrite de façon à ce que le lecteur ressente combien cet acte est horrible.

Trop souvent la fiction (littérature et cinéma) minimise la portée du viol, le présente comme s'il était une fantaisie, [dit Yann Martel]. On donne au violeur une allure séduisante et on laisse entendre que pour cette raison même, la situation ne devait pas être si désagréable. C'est là une véritable aberration ! L'aspect du violeur ne change en rien la nature du viol, qui est une manifestation de pouvoir.

Avec *Self*, donc, Yann Martel se jetait délibérément en terrain miné. Tout comme il l'avait fait avec *Paul en Finlande*. Ainsi, à dix-neuf ans, Paul, le héros de la nouvelle éponyme, se meurt du sida; un tel sujet risque aisément de sombrer dans un irritant pathos, ce qu'a su éviter l'écrivain de brillante façon. Le narrateur de la nouvelle, un ami proche du jeune homme, imagine un moyen de rendre plus supportable à tous les deux la mort prochaine : raconter l'histoire d'une famille – les Roccamatios d'Helsinki – en prenant appui sur les grands événements du siècle. « Le jour où j'ai entendu le *Concerto Soldat* de Donald J. Rankin pour cordes et violon dissonant du compositeur américain John Morton » met en scène un jeune étudiant ébloui par le jeu d'un obscur musicien-concierge qui se produit dans une salle décrépite devant un groupe restreint de vétérans de la guerre du Viêt-Nam. Dans « Lettres de Cantos », le directeur d'un pénitencier écrit à la mère d'un prisonnier les multiples versions possibles de la mort de son fils par pendaison. Dans « Le miroir à paroles », enfin, le narrateur revisite, grâce aux souvenirs de sa grand-mère, un passé qu'il avait tâché d'oublier. Sur la page divisée en deux – un procédé similaire est utilisé dans *Self* pour la scène du viol –, la colonne de gauche rapporte le blabla de la grand-mère – l'histoire, ressassée *ad nauseam*, du grand-père mort trop tôt – alors qu'à droite, parallèlement à ce monologue, le narrateur renoue avec ses propres souvenirs. Chacune des nouvelles peut être qualifiée de tour de force, tant l'écrivain joue d'audace. Et contient en germe l'humanisme à l'œuvre dans *L'histoire de Pi*.

Plusieurs des narrateurs des récits de Yann Martel étudient ou ont étudié dans de petites universités canadiennes. Là s'arrêtent, pour l'essentiel, les détails autobiographiques. « Chacun d'entre nous a plusieurs identités », estime l'écrivain, ce que reflètent ses personnages de fiction : le narrateur de *Self* au premier chef, mais aussi John Morton, le musicien-concierge de « Le jour où j'ai entendu... », ou encore Kevin, le prisonnier des « Lettres de Cantos » aux multiples morts, et le directeur du pénitencier qui imagine pour le condamné des façons diverses de vivre sa dernière nuit. On ne peut en somme se définir uniquement en fonction de son sexe, ou de son

appartenance à un groupe ethnique, ou de sa religion ; cette idée-force du *xx^e* siècle trouve en Yann Martel son plus chaud partisan.

Lui trouve peut-être que le Québec se définit un peu trop par la langue. En tout cas, seul le Québec a fait autant de cas de sa langue d'écriture, remarque-t-il. Lui reprochait-on secrètement d'avoir trahi sa langue maternelle pour mieux percer le lucratif marché anglo-saxon ?

Nous parlions français à la maison, tout en baignant dans un océan d'anglophones. J'ai commencé ma scolarité en anglais et, même à Paris, j'ai dû aller à l'école britannique car on ne m'offrait pas les cours de rattrapage de français dont j'aurais eu besoin. J'écris donc en anglais tout simplement parce que je m'y sens plus à l'aise.

répond-il. Et non, par exemple, avec l'espoir de se voir ouvrir grandes les portes de l'international. « La question des langues m'indiffère. La langue est un outil, c'est tout », ajoute l'écrivain pour qui le Journey Prize constitua un véritable tremplin. Ce prix l'aurait en effet aidé à trouver un agent littéraire qui avait des entrées auprès des éditeurs londoniens.

LA TRANSCENDANCE PAR LA FABLE

À l'origine, « The Facts behind the Helsinki Roccamatios » devait être un roman où l'histoire de la famille Roccamatios se serait déroulée parallèlement à l'Histoire du *xx^e* siècle. Au final, les Roccamatios ont été éclipsés, la famille finnoise ne devenant plus qu'une évocation fantomatique. C'est à peu près à cette époque que l'écrivain découvre l'Inde.

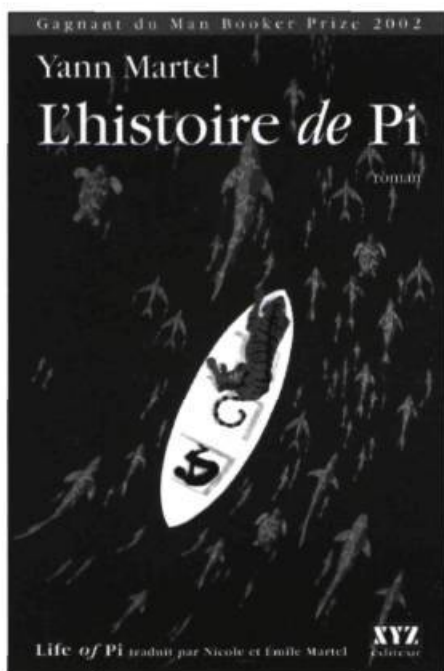
Je comprends maintenant l'énorme pouvoir d'attraction qu'exerce ce pays sur les Occidentaux, et sur nombre de Québécois, [dit-il]. La religion y est partout, pour le meilleur et pour le pire. À cause des difficultés matérielles, les gens se raccrochent à la religion ; par ailleurs, l'Inde a en cette matière une attitude pluraliste, l'hindouisme étant une religion sans orthodoxie consacrée. Tout cela contribue à créer un climat vraiment particulier.

En Inde, Yann Martel éprouva un véritable choc culturel. « *L'histoire de Pi* doit beaucoup à ce pays. Au Canada, tout est tamisé ; l'Inde, en revanche, est un roman perpétuel », dit-il. L'écrivain y a fait en quelque sorte la rencontre de la foi : pas cette foi de surface ou de parade affichée par le Québec d'avant

la Révolution tranquille, mais une foi avide de transcendance. La religion est peut-être l'opium du peuple, comme l'affirmait le camarade Marx, mais Yann Martel retient surtout qu'elle « postule des états de l'au-delà dont la raison n'a aucune preuve de l'existence ou de l'inexistence. Voilà qui est fascinant ».

Je cherchais à explorer ce qu'est la croyance, [poursuit l'écrivain]. Les gens qui ont une foi intériorisée sont très frappants. D'où vient ce sentiment qui échappe à la raison ? Comment vit-on quand on a la foi ? À cet égard, l'histoire de Pi s'inscrit essentiellement dans une démarche philosophique.

Diplômé de philosophie et de théologie, Yann Martel a inventé, avec Piscine Molitor Patel, un personnage qui pratique donc les trois grandes religions du monde – hindouisme, islam, christianisme – à la fois, sans discriminer ou hiérarchiser. Ainsi le roman apparaît comme pour ce qu'il est : une exploration du sentiment religieux en effet, et non une tentative de conversion ou une entreprise de promotion d'un dogme. « Pi est en quête de spiritualité



de façon non cynique, ouverte », résume Yann Martel. Cette caractéristique fondamentale du personnage peut donner au roman une apparence de candeur. Dans ce cas, la candeur est ici pleinement assumée car, à l'instar de son jeune héros, l'écrivain a amorcé son projet romanesque en s'« ouvrant le cœur, l'esprit et l'intellect face aux textes sacrés ».

À la suite d'un naufrage, un garçon de seize ans se retrouve en plein océan Pacifique, sur un canot de sauvetage, en compagnie d'une petite ménagerie, soit un zèbre blessé, un orang-outang femelle, une hyène et un tigre du Bengale. Le tigre dévore les trois bêtes ; pendant plusieurs mois, le prédateur et l'adolescent devront survivre en s'accommodant l'un de l'autre. *L'histoire de Pi* s'affiche donc d'emblée comme une fable, avec ce personnage flottant à la dérive obligé de cohabiter, sinon avec un ennemi, du moins avec une entité dangereuse. Et cette fable à saveur spirituelle se sera avérée parlante à un monde en déperdition – et en quête – de sens. Déperdition et quête qui semblent s'accroître depuis les fameux événements du 11 septembre 2001.

Yann Martel, lui, a des prétentions plutôt modestes quant au possible message proposé par *L'histoire de Pi*. « Une vie où l'on conçoit la transcendance est plus riche qu'une vie centrée sur la raison, affirme-t-il en guise de *credo*. La raison, c'est l'interprétation des faits. La religion va plus loin : elle se lance dans le néant et crée quelque chose. » Croire ou ne pas croire ? « Une histoire "sans animaux" – sans transcendance – est purement matérialiste. *Believe the better story* », répond l'écrivain, réactualisant en quelque sorte le pari de Pascal.

LA CONJURATION DU MAL

Outre le tigre qui, en raison d'une cocasse erreur administrative, s'appelle Richard Parker – Piscine, lui, fut ainsi prénommé en hommage à un ami proche de la famille, champion nageur qui vénérât littéralement les piscines parisiennes ! –, on rencontrera une foule d'animaux dans *L'histoire de Pi*. Le père du héros est directeur d'un zoo de Pondichéry, ce qui nous vaudra une foule de considérations, à la fois instructives et susceptibles d'éclairer l'obligatoire relation que nouent Pi et Richard Parker, sur la vie animale. « Jusqu'à maintenant, j'ai écrit chacun de mes textes comme un récit d'apprentissage. Pour mon propre apprentissage, en fait. Avec chaque livre, j'ai voulu apprendre moi-même quelque chose », explique Yann Martel. Ainsi,



pour *L'histoire de Pi*, l'écrivain s'est plongé dans la Bible, le Coran et la Bhagavad-gītā ; a épluché des traités de zoologie ; a consulté des guides de survie en mer... Ce souci documentaire mène à un intéressant paradoxe, qui consiste à donner à l'aventure invraisemblable ici racontée un tour foncièrement réaliste.

Avec ce roman – qui est aussi une affaire de famille puisqu'il a été traduit par Émile et Nicole Martel, les parents de l'écrivain –, Yann Martel semble avoir pris goût à l'écriture de fables. À l'époque, déjà, de *Paul en Finlande*, l'art induisait pour lui « la volonté de dire que la vie en vaut la peine ». Cela demeure vrai mais, ajoutera-t-il, « l'art est cathartique alors que la religion va plus loin, elle englobe tout ». *L'histoire de Pi* peut dès lors apparaître comme le point d'orgue d'une œuvre encore jeune, et le livre qui marque un tournant. « J'en avais marre du mal, le mal m'épuise », dit Yann Martel. Sans doute faut-il voir là ce qui, ultimement,

constitue son motif fondamental. Un motif qu'il aura éloquentement mis en forme dans une fable par hasard lancée en un jour que, politique oblige, les États-Unis ont tôt fait de transformer en symbole.

L'histoire de Pi, qui commande plusieurs niveaux de lecture – le « trinôme » Dieu-homme-bête constitue à lui seul une riche matière interprétative, et s'y rattache notamment la symbolique du voyage solitaire en mer –, semble aussi né parce que l'écrivain en avait contre « la paresse et la frivolité tragiques » de l'époque, cette époque qu'il aura voulu réconcilier avec la transcendance, donc. Pour mieux la réconcilier, ensuite, avec le devoir de mémoire ? En tout cas, Yann Martel projette une autre fable, « avec encore des animaux : un âne et un

singe, qui seront cette fois complètement « anthropomorphisés », au contraire du tigre de *Pi* ». Cette fable prendra appui sur l'Holocauste, « une horreur d'une ampleur tellement effroyable qu'on a de la difficulté à la saisir ». La littérature a abondamment traité le sujet, concède l'écrivain, mais très souvent sous forme de témoignages. Lui veut aborder l'Holocauste comme manifestation du « souverain mal », du mal absolu, et « tenter de saisir l'émotion qui peut y être rattachée ».

Mais pour l'heure, *L'histoire de Pi* poursuit son fabuleux destin planétaire. Cette histoire-là, Yann Martel ne l'avait pas prévue. Peut-être serait-il en droit de penser, cependant, que là où le roman est lu, c'est un peu du mal ambiant qui s'estompe.





Marc Veilleux Imprimeur Inc.

1340, rue Gay-Lussac, #4
Boucherville (Québec) J4B 7G4

Spécialiste du livre

Impression et reliure

Livres à reliure allemande et caisse,
Manuels, Agendas,
Rapports annuels,
Revue, Dépliants,
Affiches, etc.



Marc Veilleux, président

Contactez-nous pour une soumission
téléphone : **(450) 449-5818**
télécopieur : **(450) 449-2140**
courriel : adm@marcveilleux.com
infographie : info@marcveilleux.com
site web : www.marcveilleux.com